

TURFU LES EDITIONS

NELSON MELODY

Partie 3

FEUGEAS

Chapitre 5 : Fahrenheit 451

« Godzi-quoi ?

- Godzilla. Tu ne connais pas ?

- Euh non »

Il y eut un blanc gênant. Le genre de silence que je ne suis jamais parvenue à stopper en reprenant la parole. Par chance, Nelson Melody enchaîna :

« Peu importe... Pourquoi es-tu revenue ma grande ? »

Son « ma grande » m'étonna autant qu'il me rassura. Il ne semblait pas m'en vouloir outre- mesure pour les dégâts et le dérangement que j'avais causés la veille.

« Euh, je crois que j'ai fait tomber ma tablette chez vous hier soir, alors je voulais savoir si par hasard vous ne l'auriez pas retrouvée.

Mmh... Non, je n'l'ai pas vue. En même temps, je ne suis pas sorti de la maison de la journée. Peut-être est-elle tombée lorsque tu te planquais derrière mes lilas ou lorsque tu as fait des galipettes avec mon vinyle. »

Il y eut de nouveau un silence gênant. Durant ce court laps de temps, j'eus le temps d'analyser un peu l'apparence physique de ce Nelson Melody. Contrairement à notre rencontre de la veille, nous étions en pleine journée et cela laissait apparaître une apparence toute aussi singulière et dérangementante que ce que j'avais déjà pu percevoir du personnage. L'homme en face de moi avait bien plus de 60 ans, c'était une certitude, mais pourtant il ne paraissait pas vieux comme les autres personnes âgées de 2063. Ses

cheveux étaient intégralement blancs, sa barbe également, et la peau de son visage ridée en chaque endroit ressemblait, lorsqu'il se mettait à parler, à la surface d'une mer agitée.

Il faut avoir conscience qu'en 2063, les gens utilisaient alors tous les moyens cosmétiques et médicaux permettant à quelqu'un de plus de 60 ans de garder les cheveux tels qu'à 30 ans et la peau quasi-vierge de toutes rides, le tout, pour des sommes abordables. Même les familles les plus modestes d'Europe avaient recours à ce genre de méthodes pour conserver une apparence « jeune » malgré leurs âges. Au final, les seules personnes âgées que nous pouvions voir avec des cheveux blancs étaient celles présentes sur de vieilles photos.

En ce qui concernait son habillement, Nelson Melody avait revêtu ce qui devait être une robe de chambre vert foncé par-dessus un pyjama bleu ciel. Cela renforçait l'aspect vieux et fatigué du personnage tout en lui donnant un aspect associable. Mais étrangement, je me retrouvais alors bien moins apeurée tant le son de sa voix se paressait de notes apaisantes.

« Bien, je suppose que je dois te proposer de me suivre pour aller voir si ta tablette n'est pas dans ma véranda ou à ses abords? Bon... si tu veux bien me suivre, me proposa-t-il en me tournant le dos.

- Euh oui... »

J'avais l'impression d'être une de ces héroïnes de conte que l'on nous donnait en primaire pour apprendre à lire. Mais avais-je vraiment le choix de refuser de le suivre ? J'avais déjà conscience à cette époque que l'on a – dans l'absolu – toujours le choix, mais j'avais vraiment envie de récupérer

ma tablette et ce type qui ne connaissait même pas mon prénom et qui m'invitait à pénétrer chez lui pour la deuxième fois en moins de 24h, ne m'avait rien fait de mal la veille alors qu'il en aurait eu la plus totale possibilité. Refuser aurait été impoli et aurait pu l'amener à comprendre qu'il suscitait de la peur chez moi. Et exprimer ma peur a toujours été absolument inenvisageable. C'est donc ainsi que je pénétrais dans la maison de Nelson Melody.

À l'intérieur, tout ou presque était recouvert d'une couche de poussière visible malgré les volets fermés. Ceux-ci plongeaient l'espace s'étendant devant moi dans la pénombre. J'entrais avec hésitation dans une grande pièce dont l'état général du papier peint se situait à la frontière entre la simple fatigue et la décrépitude. À ma droite, comme un petit muret m'arrivant aux épaules, vraisemblablement un bar au vu de la vieille et archaïque tireuse à bière trônant sur son bois. Derrière se trouvait ce qui devait être le salon avec un canapé à angle rose-beige avec au milieu de la pièce une cheminée en pierre à la vitre noirâtre.

Dans l'axe du bar, commençait un escalier en bois qui bifurquait vers la droite pour déboucher sur une mezzanine bordée d'une rambarde en bois et visible depuis le rez-de-chaussée. Observant cette rambarde, me sauta alors aux yeux l'agencement du plafond, étonnamment haut et maintenu dans les airs par de grandes et massives poutres en bois. J'avais l'impression que cette pièce pouvait contenir à elle toute seule une maison à étage. À cette vision d'ensemble, je m'arrêtai.

« Il y a quelque chose qui ne va pas ?

- Euh non, c'est juste que je n'ai pas l'habitude de voir autant de pierre

et de bois dans une maison. »

Il eut un petit rire contenu avant de m'inviter encore une fois à le suivre. Nous traversâmes alors ce qui devait être la cuisine au vu du frigo et des plaques de cuisson qui dataient elles aussi d'une époque qui m'était inconnue. Une vieille table, constituée en majorité de bois mais aussi de carrelage pour ce qui était de la partie supérieure, trônait au milieu de la pièce, accompagnée par deux bancs en bois. Collées contre les murs, de vieilles étagères qui me semblaient être les mêmes que celles que j'avais vues dans la véranda la veille, étaient remplies à ras bords de livres. J'osai alors une question.

« Ce sont des livres sur ces étagères ? »

Il se mit à rire, cette fois-ci de bon cœur. C'en était vexant, j'avais l'impression de passer pour une idiote.

« Bien sûr que ce sont des livres ! De quoi veux-tu qu'il s'agisse d'autre ? De blocs de papiers décoratifs ?

- Non, rien, c'est juste que je n'en avais jamais vu autant et de si près comme ça.

- Mais voyons, plus personne ne lit aujourd'hui ?

- Si, mais tout ce que nous lisons se trouve sur des écrans maintenant, plus personne n'utilise de papier, tout est sur écran.

- Ce n'est pas vrai ... Même à l'école pour écrire ? D'ailleurs comment faites-vous pour apprendre à écrire sans papier ?

- Apprendre à écrire ? Qu'il y a-t-il à apprendre pour appuyer sur une touche d'un clavier ?

- Non mais, je veux dire écrire avec un stylo.
- Avec quoi ?
- Un stylo !
- C'est quoi ça ?
- Hm. Rien, laisse tomber. »

Ce dialogue était irréel, au même titre que tout ce que je découvrais à l'intérieur de cette maison. Le malaise que j'éprouvais devant ce Nelson Melody croissait tout en se teintant parallèlement d'une forme d'intrigue. Comment était-il possible d'être si déconnecté du monde au point de ne pas savoir que les livres avaient été remplacés par des écrans ? Et puis ce « stylo » ! Après le « lecteur vinyle » de veille, j'avais comme l'impression de suivre une formation accélérée pour devenir conservatrice d'un musée.

Nelson Melody ouvrit alors une porte puis des volets en bois, ponctuant ces actes d'une question à voix basse, posée à lui-même :

« Les choses ont-t-elles tant changé que ça ? »

Je fis semblant de n'avoir rien entendu. Nous pénétrâmes alors dans la véranda. Comparé à mes souvenirs de la soirée précédente, rien ne semblait avoir bougé. Nelson Melody n'avait, semble-t-il, procédé à aucune forme de rangement. Le livre que j'avais saisi la veille était encore posé sur la table en plastique et non pas rangé à sa place dans son étagère, et le lecteur vinyle était toujours en morceau par terre, là où je l'avais entraîné dans ma chute.

« Ah, elle est là ! »

Je ramassai ma tablette qui se trouvait par terre, au milieu des décombres du lecteur. Je fus rassurée de constater qu'elle n'avait rien, pas même une égratignure. Je consultai alors mes messages qui n'étaient pas nombreux. Tous provenaient de Lila et uniquement d'elle. Il en allait de même pour les appels manqués, au nombre de 27, et datés de la veille ou de la matinée. Quant aux applications diverses et variées de communications, celles-ci avaient déversé leur flot habituel de notifications et autres sollicitations. J'actai de les consulter plus tard.

Nelson Melody me regardait sans rien dire, je le remarquai en levant les yeux de ma tablette pour la ranger dans ma poche.

« Merci beaucoup, monsieur Melody. Euh, pour votre lecteur vinyle, je voulais vous donner ça pour... Enfin comme compensation pour les dégâts que j'ai causés quoi », lui dis-je en tendant mon billet de 20€.

Pour la seconde fois, il rit franchement. C'en était définitivement vexant. Lorsqu'il eut fini, il me répondit :

« Parce que tu crois qu'avec 20€ je vais réussir à le faire réparer ?

- Bah en fait... Je pensais que ce serait suffisant pour en racheter un autre.

- Voyons, jeune fille, aucune usine dans le monde ne fabrique de pièces pour réparer ce type d'objet. Et puis, si je devais en acheter un autre en état de marche, il me faudrait au moins 1000 billets comme celui que tu me tends pour l'acquérir. Et ce ne serait pas celui le mieux entretenu. »

Effectivement, je n'avais pas mesuré la rareté de l'objet. J'étais un peu

abasourdie à l'idée que ce bout de vieux plastique poussiéreux que j'avais fait tomber pouvait valoir au moins 20 000€. Encore aujourd'hui, je crois que cette maladresse est la plus coûteuse que j'ai pu faire de toute ma vie. Confuse mais demeurant polie, je repris :

« Ah... Et il n'y a rien d'autre que je puisse faire en dédommagement ?

- Si, partir et me laisser seul. »

Au moins, cela avait le mérite d'être direct. Nelson Melody maniait l'art du contre-pied à la perfection et de manière apparemment involontaire. Il ne semblait absolument pas jouer une quelconque forme de comédie dans le but de me déstabiliser. Quelque peu décontenancée, je repris néanmoins :

« Euh... très bien si vous le souhaitez. »

Nelson Melody tendit alors le bras en direction de la porte de la cuisine comme pour m'indiquer le chemin, puis pénétra dans la maison tandis que je lui emboîtais le pas. Nous traversâmes alors de nouveau la cuisine aux étagères remplis de livre ainsi que le grand salon poussiéreux et sombre pour finalement arriver à la porte d'entrée. Nelson Melody l'ouvrit et s'écarta sur le côté pour me laisser passer. Tout cela fut très rapide. Je me retournai une dernière fois afin de témoigner tout ce que mon éducation me dictait alors de dire :

« Encore merci, monsieur Melody, je suis vraiment désolée pour tout le dérangement.

- Oh, ce n'est rien ma grande, ne t'inquiète pas. Ne crois pas que je te chasse

de chez moi parce que tu me déranges. J'espère au moins que tu ne l'as pas pris comme ça ?

- Euh... Eh bien, pour tout vous avouer, c'est l'impression que ça me laisse. Mais ce n'est pas grave, je peux le comprendre, vous savez.

- Oh, ma grande, tu es loin du compte...Tiens, attends deux secondes, j'ai quelque chose pour toi. »

Et il s'élança en direction de la cuisine. Quel curieux personnage ! Il me demandait sèchement de partir avant de s'excuser que j'ai pu croire le déranger, puis de partir chercher quelque chose pour moi dans sa cuisine. Qu'allait-il bien pouvoir me ramener ? Je me rappelle avoir eu faim à ce moment-là et espérer un paquet de gâteaux mais il revint rapidement et avec quelque chose de bien plus précieux que ce que mon estomac vide ne me permettait alors d'imaginer.

« Tiens, voilà, dit-il en me tendant un livre. C'est un bon roman, j'espère qu'il te plaira. »

J'avais trouvé cela autant inattendu qu'adorable de sa part. Pardonnez-moi d'insister pour les plus jeunes d'entre vous qui aujourd'hui en 2101 vivent une époque où certains éditeurs – dont le mien – publient de nouveau des livres sous format papier à une échelle industrielle, mais il faut bien que vous compreniez qu'en 2063 le papier avait été banni purement et simplement, considéré comme trop polluant et trop encombrant.

En 2045, une loi européenne avait même donné la possibilité aux gens de rendre leurs livres à leurs éditeurs en échange de la version

numérique afin de pouvoir recycler tout le papier pour l'utiliser dans certaines formes d'emballages. Les Américains ont emboîté le pas deux ans plus tard, suivis par les Asiatiques, les Océaniens et les Africains, cinq ans plus tard. À ces milliards de livres rendus à cette période, vous ajoutez les perdus, les brûlés dans le fond du jardin et ceux tout simplement jetés à la poubelle et vous comprenez mieux la quasi-disparition de l'objet « livre » des foyers mondiaux.

Victimes collatérales de cet autodafé, le plus grand que notre monde n'ait jamais connu, les bibliothèques avaient toutes été remplacées par leurs petites sœurs médiathèques. En une décennie à peine, l'humanité avait réussi l'exploit de quasi-intégralement détruire le média culturel le plus répandu et le plus utilisé de tous les temps, s'affranchissant au passage de 5 millénaires de son histoire. Le tout, au profit et sous la force de la puissante multiplication des écrans dans nos quotidiens.

« Wouah... Merci mais, vraiment, vous n'êtes pas obligé de faire ça vous savez !

- Je le sais bien. Je le fais uniquement parce que j'en ai envie, rassure-toi.

- Ah, d'accord... C'est gentil, merci beaucoup. »

Je me mis à regarder la couverture du livre. Il était indiqué : *Fahrenheit 451* et juste en dessous « Ray Bradbury ». Sourire aux lèvres, je ne pouvais pas m'empêcher de me demander de quoi il était question dans ce livre. Nelson Melody reprit alors :

« Avant que tu ne partes, je voulais te demander une dernière chose, si tu me le permets.

- Oui, pas de soucis, que voulez-vous savoir ?
- Quelle est la date d'aujourd'hui ?
- Euh, nous sommes le 5 septembre
- Oui, mais de quelle année ?
- Bah... 2063, répondis-je encore une fois surprise.
- D'accord... Je vais donc avoir 72 ans... »

Malgré l'absence de chirurgie et autres artifices esthétiques sur sa personne, je ne m'attendais pas à ce qu'il soit si vieux que cela. L'incompréhensible était qu'il semblait aussi surpris que moi de l'apprendre. Mais comment était-il possible en 2063 de ne pas connaître la date du jour ? Elle était pourtant écrite partout. Tout ce qui était doté d'un écran , c'est-à-dire au moins une soixantaine d'objets du quotidien d'un Européen moyen, affichait à un moment de la journée au moins une fois la date du jour

« Bon, ma grande, merci, mais je vais retourner à mes occupations.

- Oh, très bien, merci à vous et bonne soirée...
- À toi aussi ... Au fait, comment t'appelles-tu ?
- Andréa.
- Andréa comment ?
- Branier.
- Ah ! donc nous sommes en 2063 et les parents français se permettent encore de donner à leurs enfants des prénoms à consonances italiennes sans avoir d'origines Italiennes ? Mais où est le progrès ? »

Nous rîmes tous deux à sa remarque. Il faut dire qu'il était loin d'avoir tort. Vous ne pouvez imaginer le nombre de Roméo, Mattéo et autre Lena et Lara que nous pouvions croiser dans les établissements scolaires. Parallèlement, les prénoms français avaient beaucoup de mal à résister. Les Pierre, Jean, Marie et autre Julie avaient presque disparu.

« Je ne l'ai pas choisi, mais j'aime bien mon prénom, répondis-je lorsque j'eus fini de rire.

- C'est là le plus important, effectivement.

- Oui...

- Bon, Andréa, il est vraiment temps de se quitter maintenant.

- D'accord... Au revoir.

- Adieu, Andréa ».

Je pivotai alors sur moi-même et pris la direction du portail. « Adieu » ... C'était d'un goût ! Même s'il s'agissait réellement de la dernière fois où nous nous voyions, je ne pus m'empêcher de penser qu'il en avait trop fait. Dommage pour la touche finale !

Ce ne fut qu'une fois sortie de la propriété de Nelson Melody, instant accompagné du grincement du portail se refermant derrière moi, que je me mis à réaliser pleinement ce qui venait de se passer. Moi qui pensais penser un moment dérangeant mais nécessaire en compagnie de cet étrange personnage, voilà que je me retrouvais à rentrer chez moi avec un cadeau de sa part et la tête pleine de questions le concernant. Néanmoins, cela ne m'empêcha pas d'avoir la présence d'esprit de dissimuler le livre de Nelson Melody sous mes habits afin d'éviter qu'il ne soit vu par les personnes que

j'aurais pu croiser. Et cela s'avéra être un bon choix, puisque, en remontant par les promenades de Ritzing, je croisai Paola, la reine des histoires inventées et des fausses rumeurs qui, elle, s'en allait rejoindre son domicile. Par chance, elle se contenta de me souhaiter une bonne soirée et poursuivit son chemin. Elle devait être pressée, parce qu'elle ne perdait habituellement aucune occasion pour tenir le crachoir à quelqu'un.

Une fois arrivée chez moi, je constatai que seul mon frère était à la maison. Les parents devaient sûrement être déjà partis à leur réception. Il était allongé sur le canapé activé en mode massage pour l'occasion, semblant regarder le mur-écran dont le son bien trop fort accompagnait les clips des chaînes musicales. Je baissais le son sans lui demander son avis. Il ne dit rien, et pour cause, puisqu'il était en train de dormir. Une vraie bénédiction puisque cela signifiait que j'allais avoir la paix au moins une partie de la soirée. Je pris une douche, longue comme toujours, puis je m'affalais dans mon lit et me mis à lire le livre de Nelson Melody.

Il s'agissait d'une histoire prenant part dans un monde où les hommes ont interdit les livres et où les pompiers ne sont plus chargés d'éteindre les feux, mais bel et bien d'en allumer pour justement faire brûler les livres. Le personnage principal, Montag, est un de ces pompiers et toute la société dans laquelle il vit est basée sur le plaisir immédiat, les gens étant monopolisés par leurs écrans qui les abreuvent d'images toutes diverses et variées, permettant la communication avec des personnes connues ou inconnues.

Ce qui me sauta aux yeux à la lecture de ces lignes fut l'incontestable ressemblance du monde décrit dans ce livre avec celui dans lequel je

vivais. Même les écrans étaient incrustés dans les murs de nos salons. Je me demandai alors si Nelson Melody ne m'avait pas transmis ce livre avec une idée derrière la tête, comme si ce que je lui avais dit de la disparition du papier lui avait fait penser à ce livre et qu'il voulait me faire réfléchir là-dessus. C'est à partir de ce moment-là que commença à s'esquisser dans mon esprit la puissance qu'un livre pouvait avoir sur une personne. Déjà je me posais des questions sur le monde qui m'entourait, des questions sur des sujets pour lesquels je n'avais pas nécessairement d'attraction au préalable, et pourtant des sujets qui m'apparaissaient maintenant comme fondamentaux.

Mon frère vint alors frapper à ma porte. J'eus à peine le temps de cacher le livre sous mes draps qu'il entra sans attendre que je l'y aie invité. Il avait faim et il n'avait pas tort puisqu'il était 19h30. Je nous fis à manger, des légumes et un peu de viande, puis – une fois tout cela avalé – je retournai dans ma chambre en donnant consigne à mon frère d'aller se coucher avant 21h30. Bien entendu, il ne se donna même pas la peine de répondre.

Ce fut à mon retour dans ma chambre, et sans véritable raison, que me vint l'idée de consigner les instants de ma vie dans une sorte de journal. Comme si j'avais peur d'oublier les événements récents de ma vie, comme s'ils étaient – en quelque sorte – essentiels. Je me mis alors à retranscrire sur ma tablette ce qui m'était arrivé depuis le vol de la fusée en rase-mottes sur le crâne du quadragénaire jusqu'à ma douche du soir sans oublier, au milieu de tout ça, ma rencontre et mon retour chez Nelson Melody. Jusqu'à aujourd'hui encore j'ai gardé cette habitude de rédiger le détail de mes journées.

Il était à peu près 23h lorsque je finis d'écrire et c'est à ce moment-là que mes parents rentrèrent à la maison. J'entendis ma mère s'énerver, vraisemblablement après mon frère, qui n'était pas encore couché. Lorsqu'elle ouvrit la porte de ma chambre, ce fut à mon tour de me faire crier dessus au motif que je n'étais toujours pas couchée alors qu'il y avait cours le lendemain. Elle me reprocha aussi de ne pas avoir fait coucher mon frère plus tôt ce qui était pourtant plus son rôle que le mien.

J'éteignis les lumières, et m'allongeai sur mon lit. Repensant à la journée et malgré la fatigue, je me demandai alors ce qu'avait bien pu vouloir dire Nelson Melody par « Tiens, revoilà Godzilla ». Je cherchai de quoi il pouvait bien s'agir sur ma tablette et la première chose à sortir du moteur de recherche fut une vidéo. Je reliai mes écouteurs à ma tablette et les glissai dans mes oreilles. Il s'agissait d'une vidéo en noir et blanc où une sorte de gigantesque dinosaure noir fabriqué dans une matière inconnue et peu réaliste renversait des immeubles. Comprenant l'allusion à ma chute et celle de son lecteur vinyle, je ne pus m'empêcher de pouffer de rire. Même si cet homme était entouré de mystères, il était loin d'être dénué d'humour.

Chapitre 6 : Aliénor d'Aquitaine

Le lycée Aliénor d'Aquitaine de Poitiers avait plusieurs fois été rénové durant son existence – un nombre incalculable de fois en fait – cela ne l'empêchait pas de « faire vieux » quand bien même si, parmi les bâtiments originaux, ne subsistait que la partie centrale. Il s'agissait d'un lycée moyen, pour des élèves moyens, sa réputation étant d'être le tout-venant des élèves refusés dans les autres lycées un peu plus « selects » de la ville. Malgré tout cela, il s'agissait d'un établissement où il faisait bon à étudier et dont l'équipe pédagogique demeurait d'un bon niveau avec des professeurs, dans leur majorité, investis dans leur travail.

La rentrée se déroula comme toutes les autres, les bus scolaires crachant leurs flux d'élèves, qui s'amassaient alors dans la cour du lycée afin d'attendre le discours du proviseur de l'établissement. Ces élèves, tantôt impatients, tantôt dépités, retrouvaient des camarades et se mettaient à discuter entre eux de tout et de rien mais surtout de rien, certains se risquant au jeu des pronostics sur les professeurs qu'ils allaient avoir à supporter toute l'année ou sur la composition de leur classe. Moi, j'attendais Lila. Ce fut finalement Matthias qui arriva le premier et vint à ma rencontre.

« Bonjour Andréa.

- Bonjour Matthias

- Tu vas bien ?

- Oui. Et toi, depuis l'autre soir ?

- Oh je me suis fait démonter par ma mère mais rien d'exceptionnel non plus.

- Ah d'accord, bah ça va alors. »

Si vous connaissiez la mère Laurine, vous sauriez que Matthias était en train de mentir ou, du moins, d'adoucir la réalité. Sa mère n'était pas du genre à seulement passer un savon monumental à son fils et à passer à autre chose. Non, c'était le genre à maintenir la pression sur sa progéniture jusqu'à ce qu'elle soit bien sûre qu'elle ait compris le message. Et cela pouvait durer longtemps. Au début de la seconde, Matthias s'était pris un mot dans le carnet parce qu'il parlait avec son voisin. Eh bien la mère Laurine le lui rappelait encore 9 mois après. Le genre de choses que plus aucun parent ne faisait, trop pris par leur travail.

« Oui, ça va. Tu ne sais pas où est Lila ?

- En retard, comme toujours.

- Oui c'est vrai. »

Le proviseur pénétra dans la cour et monta sur l'estrade installée pour l'occasion. Son micro-cravate était relié aux enceintes du lycée, ce qui nous permit de l'entendre parfaitement. Il nous fit tout un discours sur les valeurs de l'établissement, transmises par l'équipe éducative mais aussi par tous les employés, etc., etc. Le genre de discours tout fait qui glissait sur mon esprit au point de ne plus l'écouter et me permettant de penser à totalement autre chose.

À la fin du discours, les professeurs principaux finirent par arriver et commença alors l'appel classe par classe des élèves de seconde. Lila arriva tout essoufflée. Sa mère, pressée d'aller embaucher, l'avait laissée à 500 mètres de l'entrée du lycée. Elle eut à peine le temps de nous dire bonjour

que commença l'appel des élèves de première. Et ce fut nous, les élèves littéraires, qui fûmes appelés en premier.

« Andréa Branier »

Je fus la troisième à être appelée. Cela me changeait, moi qui avais toujours eu l'habitude d'être appelée en première ou deuxième position. Tout en écoutant le proviseur égrainer les noms des personnes qui allaient constituer ma classe, je remarquai alors un garçon qui me regardait comme par intermittence. Il était grand, au moins 1m84, avait les cheveux noirs, très sombres et des yeux clairs d'une couleur que je ne parvenais pas à identifier parfaitement du fait de la distance entre nous. Pour résumer, il était beau, enfin, moi je le trouvais beau. Il finit par remarquer que j'avais compris qu'il me regardait et me rendit un sourire. Je fis semblant de ne pas le prendre pour moi et l'ignorai. Ma classe prit la direction du bâtiment B et rejoignit une des salles du premier étage.

Lila s'assit à côté de moi et notre professeur principal, monsieur Ferza, professeur d'histoire-géographie d'une cinquantaine d'années qui s'avérerait – au fil de l'année scolaire – extrêmement passionné par son métier, se mit à faire son speech sans bien entendu oublier de mentionner l'échéance de fin d'année qu'était la nôtre, à savoir, la première partie du baccalauréat.

Avoir un professeur d'histoire-géographie comme professeur principal était curieux. Il faut dire que nous n'avions que trois heures de cours par semaine de cette matière considérée alors comme secondaire. À cela ajoutez le fait qu'elle n'était que coefficient 1 au baccalauréat et vous

comprenez mieux alors que la filière littéraire était tellement peu considérée qu'on y avait placé comme professeur principal le premier venu qui voulait bien accepter la fonction.

Après une courte session de questions-réponses entre le professeur et les élèves, nous furent donnés nos emplois du temps. Ce fut une surprise générale positive lorsque nous constatâmes que nous ne finirions jamais les cours après 17h, et que nous avions le vendredi après-midi de libre. Mon emploi du temps de seconde était bien pire avec deux sorties à 18h dans la semaine. Une fois les ultimes renseignements administratifs transmis, Monsieur Ferza commença son cours avec le premier sujet de l'année, à savoir le chapitre sur les deux guerres mondiales du XXème siècle.

À la pause sonnée, Lila alla fumer une cigarette devant le lycée et je restai avec Matthias dans la cour, un peu en retrait des autres élèves. Il me lança alors :

« Au fait, tu as fait comment pour échapper aux policiers l'autre soir ? Parce que je t'ai vue rentrer sur le terrain de cette vieille maison, mais j'étais convaincu qu'avec leurs lampes- torches à détection de chaleur, ils allaient finir par te trouver. »

Par chance, il ne s'était pas mis à parler de ça tout à auparavant tandis que nous étions au milieu de la foule. Sur le moment je mourais d'envie de lui répondre sèchement et de lui passer l'envie de me poser des questions sur cette soirée, mais cela aurait semblé louche. Je ne sais pas pourquoi, mais Matthias parlait et se confiait énormément à Lila, et le plus étonnant dans tout ça, était que Lila l'écoutait. Et quand je vous dis qu'elle l'écoutait,

entendez bien par là qu'elle prenait le temps de parfaitement tout comprendre et de lui donner des conseils en retour. Il était sûr et certain qu'ils finiraient par reparler plus en détail de cette soirée, si cela n'était pas déjà fait. Or, si Matthias m'avait vu m'aventurer ce soir-là sur la propriété de Nelson Melody, j'avais raconté à Lila la veille m'être dissimulée derrière le muret de la maison d'en face. Une réponse courtoise était donc de rigueur.

« Le temps que le propriétaire de la maison leur ouvre, j'ai eu le temps d'escalader le grillage et de me faufiler sur la propriété d'à côté avant de revenir discrètement sur la route et me réfugier derrière le mur.

- Ah je vois. Je t'ai pas vu passer pourtant. »

Là c'était trop, je ne pus m'en empêcher.

« T'avais qu'à ouvrir les yeux. Et puis pourquoi tu me poses ce genre de questions ? T'as envie de savoir ce que tu aurais fait si tu étais un minimum courageux ?

- Non, rien, c'est juste par curiosité, tu sais.

- Bah non, je sais pas. Changeons de sujet et ne parlons plus de cette soirée, tu veux bien ?

- Oui, pas de problème. »

Même pas le courage de persévérer, je trouvai ça navrant. Lila finit par nous rejoindre, dégageant cette forte odeur mentholée que les fabricants de cigarettes avaient réussi à implanter dans leurs produits afin d'en finir avec l'odeur de tabac froid. Auparavant lorsque vous arriviez aux abords des bâtiments publics, votre nez était inévitablement pris d'assaut par cette

odeur qui était si forte qu'elle m'en donnait des nausées.

La mauvaise odeur avait été remplacée par une autre, censée être agréable, mais qui s'accrochait avec une telle appréhension qu'elle en devenait vomitive. Une fragrance qui imprégnait tout sur son passage. Les vêtements, la peau, les murs, les sols, les plafonds, même l'air ambiant semblait comme violé par le menthol. Lila connaissait mon dégoût pour cette odeur et elle prit un malin plaisir à me souffler son haleine au visage pour s'amuser. Tandis que je l'insultais en représailles, la musique indiquant la fin de la pause retentit.

La rentrée s'effectuait un mercredi et cela signifiait que nous n'avions plus que deux heures de cours à effectuer avant de pouvoir rentrer chez nous. Deux heures de français pour être plus précise, avec une jeune professeure toute fraîchement diplômée, madame Branzou. Pour être honnête avec vous, je ne tenais pas spécialement le français dans mon cœur à cette époque de ma vie. J'avais d'ailleurs choisi de faire une première littéraire parce que j'avais de bons résultats en langue et de mauvais en sciences et mathématiques. Pourtant, cette professeure à la diction douce me plut sans que je ne sache vraiment pourquoi. Sûrement avait-elle une vision des choses différente de celles de ses collègues que j'avais pu avoir auparavant.

C'est lorsqu'elle nous transmit sur nos tablettes la liste des romans que nous aurions à lire qu'un titre me sauta aux yeux : *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury. Drôle de coïncidence n'est-ce pas ? Je n'aurais pas à acheter à acheter le roman sur ma tablette et je l'avais déjà dévoré en grande partie. Cerise sur le gâteau, les thèmes évoqués me parlaient et me faisaient réfléchir.

Lila, elle, était dépitée de constater que la liste ne contenait aucune des œuvres qu'elle avait pu déjà lire. Elle adorait les romans adolescents sur des histoires d'amours qui ne pouvaient que mal se terminer, mais qui finalement – par un élément narratif tarabiscoté – se concluaient sur une « happy end » guimauve au possible. Il faut croire que le programme de première et la professeure qui était chargée de nous l'inculquer ne partageait pas son goût pour ce type d'histoires.

La journée de cours se conclut sans remous. À midi, la chanson retentit et les mêmes flux d'élèves qui avaient pénétré le matin même dans le lycée empruntèrent le chemin inverse. Je pris le bus qui me déposa juste en face de l'église de Montamisé. C'est en descendant que je me rendis compte que, contrairement à d'habitude, Matthias ne l'avait pas pris. La mère Laurine devait sûrement ne pas le lâcher d'une semelle. Étrangement j'eus un élan de compassion pour lui à ce moment-là.

Je pensais alors à ce que Lila m'avait dit la veille lorsqu'elle justifiait que l'on aille prendre des nouvelles de Matthias. C'était tout de même nous qui l'avions entraîné dans notre délire composé de poudre à canon et d'escampette. Mais finalement, comme s'il était anormal pour moi d'éprouver quelque chose de positif pour ce garçon, je pris en considération que rien ne l'avait obligé à accepter de nous suivre et que ce n'était pas le hasard ou la malchance mais son manque de courage qui l'avait conduit à se faire prendre. Je pouvais vraiment être impitoyable parfois !

Devant la maison, je constatai que les deux voitures de mes parents étaient garées dans l'allée, ce qui était parfaitement inhabituel. Qu'un de

mes parents rentre déjeuner à la maison était déjà très rare, mais que les deux le fassent en même temps, cela relevait de l'inimaginable, voire de l'improbable. Ma première pensée fut que quelque chose de grave était arrivé et je me précipitai à l'intérieur. J'entendis alors mes deux parents crier, visiblement l'un contre l'autre, mais du fait de l'insonorisation, je n'entendais pas exactement ce qu'ils disaient. Leur dispute semblait prendre place dans leur chambre et, en m'approchant discrètement, je finis par en percevoir quelques bribes.

« Parce que tu crois que je ne t'ai pas vu lui faire de l'œil toute la soirée ? Tout le monde l'a remarqué ! » criait mon père.

- Tu racontes n'importe quoi, Floran ! Pour le moment, de nous deux, ce n'est pas moi qui suis le sujet de ce genre de rumeurs !

- Mais de quoi tu parles ?

- Tu sais très bien de quoi je parle !

- Non, Maureen, je n'ai absolument pas idée de quoi tu peux bien parler !

- Je te parle de toutes ces rumeurs sur toi et Chloé Turier.

- Mais, bon sang, Maureen, c'est la femme de mon supérieur hiérarchique ! Tu disjonctes complètement ma pauvre fille !

- Ne me parle pas comme ça ! »

Quelqu'un sonna à la porte. Les deux voix se turent instantanément. Ma mère sortit en premier, un grand sourire sur les lèvres, me demanda si j'allais bien et partit en indiquant qu'elle devait retourner au travail car elle avait « une réunion de secteur » à 13h30. Quelqu'un venait la chercher à la maison pour l'y emmener. Mon père, lui, resta dans la chambre. Lorsque je

me risquai à lui demander si tout allait bien, il me répondit par l'affirmative et me demanda de sortir pour qu'il puisse faire la sieste. Je me retirai dans la cuisine et me préparai à manger.

C'était la première fois que je les entendais se crier dessus comme ça. Je venais de me prendre les problèmes de couple de mes parents en pleine face et je n'étais absolument pas prête à ça. Réfléchissant à tout cela, l'hypothèse d'un divorce se fit jour. Même si 95% des jeunes de mon âge avaient vu leurs parents divorcer, je ne pouvais m'empêcher de le considérer comme quelque chose de grave, un peu comme une mise à mort de ma famille. J'avais beau passer peu de temps avec mes parents et partager peu de choses avec mon frère, je tenais finalement beaucoup à ce cadre de vie qu'était ma famille. Je me surpris à verser quelques larmes.

Une fois que j'eus mis les couverts dans le lave-tout, j'allai dans ma chambre. Mon père sortit alors de la sienne et passa à côté de moi dans le couloir sans m'adresser le moindre mot. Tandis que je fermais la porte, j'entendis la voiture de mon père descendre l'allée. J'étais seule dans la maison et mon frère de 13 ans, qui aurait dû être rentré vu l'heure avancée, n'était toujours pas là et cela n'inquiétait personne à part moi. Je saisis le livre sous mes draps et me remis à le lire.

Lorsque je décidai de m'arrêter, je pris le temps de répondre aux messages de Lila. Elle me parlait de « son Enrique » et, rapidement lassée, je lui inventai une occupation pour justifier le fait que je n'allais plus pouvoir répondre. M'allongeant sur mon lit pour poursuivre la rédaction de mon journal, je m'étonnai moi-même de prendre goût à ce genre d'exercice. Au départ je voulais seulement garder une trace des deux jours précédents, je ne

pensais absolument pas me lancer dans quelque chose de régulier, voire de quotidien.

Ce soir-là, il était aux alentours de 21h lorsque j'éteignis les lumières. Mon frère était rentré à 18h et mes parents, arrivés une heure plus tôt, ne lui avaient même pas demandé où il était. J'avais la tête remplie de questions sur la dispute parentale dont j'avais été témoin et je dois bien avouer que, si l'instant de ma rencontre avec Nelson Melody s'éloignait avec le temps, elle s'éloignait également de mes pensées ce soir-là. En m'endormant, je me dis que c'était bien la première fois que j'aurais autant apprécié avoir cours le mercredi après-midi.